



PAROISSE St Benoît et St Gilles
DOYENNÉ SUD CHARENTE

1

B&G Infos K†O

Pour tous renseignements : **05 45 60 24 31** (Permanence téléphonique tous les jours de l'année de 09h à 19h !) et paroisse.montmoreau@dio16.fr

Dimanche 26 Octobre 2025

30^{ème} du Temps Ordinaire

Information;

A l'Abbaye de Maumont, chez nos sœurs

05h30, Matines 07h30, Laudes

08h50, Messe (lundi, mardi - Jeudi, Vendredi) / 10h, Messe (dimanche)

17h30, Vêpres (en semaine) / 17h15, Vêpres (mercredi et dimanche)



Sommaire de ce numéro

A/ Compte rendu de la Réunion de l'EAP du 17 Octobre dernier

B/ Chapitre 3 de « Dilexi Te ! » (Je t'ai aimé !) du Pape Léon

Pour permettre à l'Eglise, notre Famille, de Vivre !!!

Pour donner au Denier de l'Eglise : Scanner ici



Pour donner à la Quête : Scanner là



A/ Compte rendu de la Réunion de l'EAP du vendredi 17 Octobre dernier

Bien chers frères et sœurs,

Voici un écho de la rencontre de l'EAP de vendredi dernier 17 octobre de 10h à 12h, salle beaucanton à Montmoreau

Une rencontre à laquelle je n'ai pas participé.

Parce qu'il y avait une demande de Funérailles que j'aurais pu confier à l'équipe Dieu

Parce que j'ai alors pensé qu'il était temps de faire un pas de plus pour sortir du "Cléricalisme" et un de plus vers une Synodalité vivante.

J'ai donc décidé d'être là où je devais être (célébrer les Funérailles)

Et j'ai confié la conduite de cette rencontre de l'EAP à Mme S. Demoures.

Lors de cette rencontre il a été décidé que :

1/ d'Une Veillée d'Adoration du St Sacrement (1heure environ)

Vendredi 31 Octobre de 20h30 à 21h30 l'église de Montmoreau

Une Veillée ouverte à TOUS et à la portée de TOUS avec des chants, des méditations et des prières SIMPLES !!!

2/ Chaque mercredi sera célébré à la chapelle beaucanton

à 18h00, la Messe

de 18h40 à 19h15, Un temps d'Adoration du St Sacrement

avec la possibilité de recevoir le Sacrement de la Réconciliation

3/ 1 mardi par Mois à 17h30, Messe des "Mardi d'Emmaüs" suivi d'un temps d'échange fraternel dans les églises de la paroisse dont l'EAP a fait également le choix.

4/ La répartition des Temps de prière dans chacun des 42 cimetières de notre paroisse, entre le 30 octobre et le 05 Novembre.

5/ Enfin un partage des dernières informations diocésaines.

Les membres de l'EAP de la Paroisse St Benoît et St Gilles



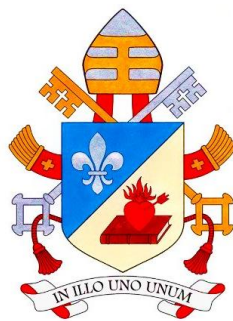
**DOYENNÉ
SUD
CHARENTE**

Père Eric Pouvaloue

Curé de la paroisse St Benoît et St Gilles

2, place Beaucanton - 16 190 Montmoreau
paroisse.montmoreau@dio16.fr - Tél. 05 45 60 24 31





« En Celui qui est Un, nous sommes Un »

B/ Chapitre n° III **De l'Exhortation « Dilexi te » du Pape Léon XIV**

UNE ÉGLISE POUR LES PAUVRES

35. Trois jours après son élection, mon Prédécesseur avait exprimé aux représentants des médias son souhait que le soin et l'attention aux pauvres soient plus clairement présents dans l'Église : « Ah, comme je voudrais une Église pauvre et pour les pauvres ! ». [19]

36. Ce désir reflète la conscience que l'Église « reconnaît l'image de son fondateur pauvre et souffrant, elle s'efforce de soulager leur misère et en eux c'est le Christ qu'elle veut servir ». [20] Ayant en effet été appelée à se configurer aux derniers, en son sein « aucun doute ni aucune explication, qui affaiblissent ce message si clair, ne doivent subsister [...] ». Il faut affirmer sans détour qu'il existe un lien inséparable entre notre foi et les pauvres ». [21] Nous en trouvons de nombreux témoignages tout au long de l'histoire bimillénaire des disciples de Jésus. [22]

La vraie richesse de l'Église

37. Saint Paul rapporte que parmi les fidèles de la communauté chrétienne naissante, il n'y a « pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés » (1 Co 1, 26). Cependant, malgré leur pauvreté, les premiers chrétiens sont clairement conscients de la nécessité de prendre soin de ceux qui se trouvent davantage dans le besoin. Dès les débuts du christianisme, les Apôtres imposent les mains à sept hommes choisis par la communauté et, dans une certaine mesure, les intègrent à leur ministère en les instituant pour le service – diakonía en grec – des plus pauvres (cf. Ac 6, 1-5). Il est significatif que le premier disciple à avoir témoigné de sa foi dans le Christ jusqu'à l'effusion de son sang ait été Étienne qui faisait partie de ce groupe. En lui s'unissent le témoignage de vie dans le soin des pauvres et dans le martyre.

38. Un peu plus de deux siècles plus tard, un autre diacre manifestera son adhésion à Jésus-Christ de manière similaire, en unissant dans sa vie le service des pauvres et le martyre : saint Laurent. [23] D'après le récit de saint Ambroise, Laurent, diacre à Rome sous le pontificat du Pape Sixte II, contraint par les autorités romaines à livrer les trésors de l'Église, « amena des pauvres le lendemain. Interrogé sur l'endroit où se trouvaient les trésors promis, il les désigna en disant : "Ce sont eux les trésors de l'Église" ». [24] En racontant cet épisode, Ambroise se demande : « Quels trésors plus précieux Jésus possède-t-il que ceux en qui il aime se montrer ? ». [25] Et, rappelant que les ministres de l'Église ne doivent jamais négliger le soin des pauvres et encore moins accumuler des biens pour leur propre profit, il dit : « Cette tâche doit être accomplie avec une foi sincère et une sage prévoyance. Certes, si quelqu'un en tire un avantage personnel, il commet un crime ; mais s'il distribue le produit aux pauvres ou rachète un prisonnier, il accomplit une œuvre de miséricorde ». [26]

Les Pères de l'Église et les Pauvres

39. Dès les premiers siècles, les Pères de l'Église ont reconnu dans les pauvres un moyen privilégié d'accéder à Dieu, une manière particulière de le rencontrer. La charité envers les nécessiteux était comprise non seulement comme une vertu morale, mais aussi comme une expression concrète de la foi dans le Verbe incarné. La communauté des fidèles, soutenue par la force de l'Esprit Saint, était enracinée dans la proximité avec les pauvres qu'elle considérait, non pas comme un appendice, mais comme une partie essentielle de son Corps vivant. Saint Ignace d'Antioche, par exemple, alors qu'il allait au martyre, exhortait les fidèles de la communauté de Smyrne à ne pas négliger le devoir de charité envers les plus démunis, les avertissant de ne pas se comporter comme ceux qui s'opposent à Dieu : « Considérez ceux qui ont une autre opinion sur la grâce de Jésus-Christ qui est venu sur nous : comme ils sont opposés à la pensée de Dieu ! De la charité ils n'ont aucun souci, ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'opprimé, ni des prisonniers ou des libérés, ni de l'affamé ou de l'assoiffé ». [27] L'évêque de Smyrne, Polycarpe, recommandait expressément aux ministres de l'Église de prendre soin des pauvres : « Les presbytes eux aussi doivent être compatissants, miséricordieux envers tous ; qu'ils ramènent les égarés,

qu'ils visitent tous les malades, sans négliger la veuve, l'orphelin, le pauvre ; mais qu'ils pensent toujours à faire le bien devant Dieu et devant les hommes ». [28] À partir de ces deux témoignages, nous voyons que l'Église apparaît comme la mère des pauvres, un lieu d'accueil et de justice.

40. Saint Justin, quant à lui, dans sa première Apologie adressée à l'empereur Hadrien, au Sénat et au peuple romain, expliquait que les chrétiens apportaient tout ce qu'ils pouvaient aux nécessiteux car ils voyaient en eux des frères et des sœurs dans le Christ. Écrivant à propos de l'assemblée en prière le premier jour de la semaine, il soulignait qu'au cœur de la liturgie chrétienne on ne peut séparer le culte de Dieu de l'attention aux pauvres. C'est pourquoi, à un certain moment de la célébration, « ceux qui ont du bien et qui le veulent donnent librement ce qu'ils veulent, chacun selon son gré ; ce qui est recueilli est mis en réserve auprès du président. C'est lui qui assure les secours aux orphelins, aux veuves, à ceux qui sont dans l'indigence du fait de la maladie ou de quelque autre cause, ainsi qu'aux prisonniers, aux hôtes étrangers ; en un mot il prend soin de tous ceux qui sont dans le besoin ». [29] Cela montre que l'Église naissante ne séparait pas le fait de croire de l'action sociale : la foi qui n'était pas accompagnée du témoignage des œuvres, comme l'enseigne saint Jacques, était considérée comme morte (cf. Jc 2, 17).

Saint Jean Chrysostome

41. Parmi les Pères orientaux, le prédicateur le plus ardent de la justice sociale fut peut-être saint Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople entre le IV^{ème} et le V^{ème} siècle. Dans ses homélies, il exhortait les fidèles à reconnaître le Christ dans les nécessiteux : « Veux-tu honorer le corps du Christ ? Ne le méprise pas lorsqu'il est nu et, pendant qu'ici tu l'honores par des étoffes de soie, ne le méprise pas à l'extérieur en le laissant souffrir le froid et la nudité [...]. En effet, [le corps de Jésus-Christ qui est sur l'autel] n'a pas besoin de vêtements, mais d'une âme pure, au lieu que cet autre a besoin de beaucoup de soin. Apprenons donc à être sages et à honorer le Christ comme Il le veut lui-même. L'honneur le plus agréable à celui que nous voulons honorer, c'est l'honneur qu'il désire lui-même, non celui auquel nous pensons [...]. Honore-le donc aussi de la manière qu'Il a établie, c'est-à-dire en

donnant ses richesses à des pauvres. Dieu n'a pas besoin d'objets en or, mais d'âmes en or ». [30] Affirmant avec une clarté cristalline que si les fidèles ne rencontrent pas le Christ dans les pauvres qui se trouvent à la porte, ils ne pourront pas non plus l'adorer sur l'autel, il poursuit : « À quoi lui sert une table pleine de coupes en or, tandis qu'il meurt de faim ? Commence par combler sa faim et, de ce qu'il restera, orne ensuite sa table ». [31] Il comprenait donc l'Eucharistie également comme l'expression sacramentelle de la charité et de la justice qui la précèdent, qui l'accompagnent et qui doivent la prolonger, dans l'amour et l'attention aux pauvres.

42. Par conséquent, la charité n'est pas une voie facultative, mais le critère du vrai culte. Chrysostome dénonçait avec véhémence le luxe excessif coexistant avec l'indifférence envers les pauvres. L'attention qui leur est due, plus qu'une simple exigence sociale, est une condition du salut, ce qui confère à la richesse injuste un poids condamnable : « Il fait un grand froid, et le pauvre en haillons est jeté au sol, mourant de froid, claquant des dents, capable d'interpeller simplement par sa vue et son aspect. Et toi, bien au chaud et dans l'ivresse, tu passes à côté ; comment mériteras-tu que Dieu te tire du malheur, quand tu y seras ? [...] Souvent tu jettes mille manteaux variés brodés d'or autour d'un corps mort et insensible, désormais incapable de percevoir le sens des honneurs, tandis que tu dédaignes un corps souffrant, roué de coups, éprouvé et écartelé par la faim et le froid : tu fais plus de cas de la vaine gloire que de la crainte de Dieu ». [32] Ce sens profond de la justice sociale l'amène à affirmer que « ne pas donner à la pauvreté ce qui vient de nos propres biens, c'est voler les pauvres et les priver de leur vie : ce ne sont pas nos biens, mais les leurs, que nous gardons pour nous ». [33]

Saint Augustin

43. Augustin a eu pour maître spirituel saint Ambroise qui insistait sur l'exigence éthique du partage des biens : « Tu ne donnes pas à un pauvre en prenant sur ce qui t'appartient, mais tu lui rends en prenant sur ce qui lui appartient. En effet, ce qui a été donné pour l'usage commun, toi seul te l'appropries ». [34] Pour l'évêque de Milan, l'aumône est le rétablissement de la justice, et non un geste paternaliste. Dans sa prédication, la miséricorde prend un caractère prophétique : elle dénonce

les structures d'accumulation et réaffirme la communion comme vocation ecclésiale.

44. Formé dans cette tradition, le saint évêque d'Hippone enseigna à son tour l'amour préférentiel pour les pauvres. Pasteur vigilant et théologien d'une rare clairvoyance, il se rend compte que la véritable communion ecclésiale s'exprime aussi dans la communion des biens. Dans ses Commentaires sur les Psaumes, il rappelle que les vrais chrétiens ne négligent pas l'amour pour les plus démunis : « Vous faites attention à vos frères, pour savoir s'ils ont besoin de quelque chose, mais si le Christ habite en vous, vous donnez aussi aux étrangers ». [35] Ce partage des biens naît donc de la charité théologique et a pour fin ultime l'amour du Christ. Pour Augustin, le pauvre n'est pas seulement une personne à aider, mais la présence sacramentelle du Seigneur.

45. Le Docteur de la Grâce voyait dans le soin apporté aux pauvres une preuve concrète de la sincérité de la foi. Celui qui dit aimer Dieu et n'a pas compassion des nécessiteux est un menteur (cf. 1 Jn 4, 20). Commentant la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche et le "trésor dans le ciel" réservé à ceux qui donnent leurs biens aux pauvres (cf. Mt 19, 21), Augustin met dans la bouche du Seigneur les paroles suivantes : « J'ai reçu la terre, je donnerai le ciel ; j'ai reçu des biens temporels, je rendrai des biens éternels ; j'ai reçu du pain, je donnerai la vie. [...] J'ai reçu l'hospitalité, mais je donnerai une maison ; on m'a visité quand j'étais malade, mais je donnerai la santé ; on est venu me voir en prison, mais je donnerai la liberté. Le pain que vous avez donné à mes pauvres a été consommé ; le pain que je donnerai vous rassasiera, sans jamais s'épuiser ». [36] Le Très-Haut ne se laisse pas vaincre en générosité envers ceux qui le servent dans les plus démunis : plus grand est l'amour pour les pauvres, plus grande est la récompense de Dieu.

46. Cette perspective christocentrique et profondément ecclésiale conduit à affirmer que les offrandes, lorsqu'elles naissent de l'amour, non seulement soulagent les besoins du frère, mais purifient également le cœur de celui qui donne, s'il est disposé à changer : « Les aumônes peuvent te servir à détruire les péchés du passé, si tu changes de comportement ». [37] C'est, pour ainsi dire, la voie ordinaire de la conversion pour ceux qui veulent suivre le Christ d'un cœur sans partage.

47. Dans une Église qui reconnaît dans les pauvres le visage du Christ et dans les biens l'instrument de la charité, la pensée augustinienne reste une lumière sûre. Aujourd'hui, la fidélité aux enseignements d'Augustin exige non seulement l'étude de ses œuvres, mais aussi la disponibilité à vivre radicalement son invitation à la conversion, qui inclut nécessairement le service de la charité.

48. De nombreux autres Pères de l'Église, d'Orient et d'Occident, se sont prononcés sur la primauté de l'attention aux pauvres dans la vie et la mission de tout fidèle chrétien. Dans cette perspective, on peut dire en résumé que la théologie patristique est pratique, elle vise une Église pauvre et pour les pauvres, rappelant que l'Évangile n'est annoncé correctement que lorsqu'il pousse à toucher la chair des derniers et avertissant que la rigueur doctrinale sans miséricorde est un discours vide.

Le soin des malades

49. La compassion chrétienne se manifeste de manière particulière dans le soin des malades et des souffrants. Sur la base des signes présents dans le ministère public de Jésus – la guérison des aveugles, des lépreux et des paralytiques –, l'Église comprend que le soin des malades, dans lesquels elle reconnaît immédiatement le Seigneur crucifié, est une partie importante de sa mission. Lors d'une épidémie dans la ville de Carthage où il était évêque, saint Cyprien rappela aux chrétiens l'importance du soin des malades : « Cette épidémie, qui semble si horrible et fatale, met à l'épreuve la justice de chaque individu et jauge l'esprit des hommes, vérifiant si les bien-portants se mettent au service des infirmes, si les parents s'aiment sincèrement, si les maîtres ont pitié de la souffrance de leurs serviteurs, si les médecins n'abandonnent pas les malades qui les supplient ». [38] La tradition chrétienne de visiter les malades, de laver leurs blessures et de réconforter les affligés ne se réduit pas simplement à une œuvre philanthropique, mais elle est une action ecclésiale à travers laquelle, chez les malades, les membres de l'Église « touchent la chair souffrante du Christ ». [39]

50. Au XVI^{ème} siècle, **Saint Jean de Dieu**, en fondant l'Ordre hospitalier qui porte son nom, créa des hôpitaux modèles qui accueillaient tout le monde, indépendamment de la condition sociale ou économique. Sa célèbre expression "Faites le bien, mes frères !" devint

une devise pour la charité active envers les malades. À la même époque, Saint Camille de Lellis fonda l'Ordre des Clercs Réguliers Ministres des Infirmes – les Camilliens – dont la mission était de servir les malades avec un dévouement total. Sa règle commande : « Que chacun demande au Seigneur de lui donner un amour maternel envers son prochain afin que nous puissions le servir avec toute la charité de notre âme et de notre corps, car nous désirons, avec la grâce de Dieu, servir tous les malades avec l'amour qu'une mère aimante porte à son fils unique malade ». [40] Dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, dans les prisons et dans les rues, les Camilliens ont incarné la miséricorde du Christ Médecin.

51. En prenant soin des malades avec une affection maternelle, comme une mère prend soin de son enfant, de nombreuses femmes consacrées ont joué un rôle encore plus répandu dans les soins de santé aux pauvres. Les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, les Sœurs Hospitalières, les Petites Sœurs de la Divine Providence et de nombreuses autres congrégations féminines, ont été une présence maternelle et discrète dans les hôpitaux, les maisons de santé et les maisons de retraite. Elles ont apporté réconfort, écoute, présence et, surtout, tendresse. Elles ont construit, souvent de leurs propres mains, des structures sanitaires dans des lieux dépourvus d'assistance médicale. Elles ont enseigné l'hygiène, assisté aux accouchements et administré des médicaments avec une sagesse naturelle et une foi profonde. Leurs maisons sont devenues des oasis de dignité dont personne n'était exclu. Le toucher de la compassion était le premier remède. Sainte Louise de Marillac écrivait à ses sœurs, les Filles de la Charité, leur rappelant qu'elles avaient reçu « une bénédiction de Dieu toute particulière pour le service des pauvres malades des hôpitaux ». [41]

52. Aujourd'hui, cet héritage se perpétue dans les hôpitaux catholiques, dans les centres de soins ouverts dans des régions reculées, dans les missions sanitaires opérant dans les forêts, dans les centres d'accueil pour toxicomanes et dans les hôpitaux de campagne en zones de guerre. La présence chrétienne auprès des malades révèle que le salut n'est pas une idée abstraite, mais une action concrète. En soignant une blessure, l'Église annonce que le Royaume de Dieu commence chez les plus vulnérables. Ce faisant, elle reste fidèle à Celui qui a dit : « J'étais [...] malade et vous m'avez visité » (Mt 25, 35.36). Lorsque l'Église s'agenouille auprès d'un lépreux, d'un enfant sous-alimenté ou d'un

mourant anonyme, elle réalise sa vocation la plus profonde : aimer le Seigneur là où il est le plus défiguré.

Le soin des pauvres dans la vie monastique

53. La vie monastique, née dans le silence des déserts, a rendu dès ses débuts un témoignage de solidarité. Les moines abandonnaient tout – richesse, prestige, famille – non seulement parce qu'ils méprisaient les biens du monde – contemptus mundi – mais aussi pour rencontrer dans ce détachement radical le Christ pauvre. Saint Basile le Grand, dans sa Règle, ne voyait aucune contradiction entre la vie de prière et de recueillement des moines et leur travail en faveur des pauvres. Pour lui, l'hospitalité et le soin des nécessiteux faisaient partie intégrante de la spiritualité monastique et les moines, même après avoir tout quitté pour embrasser la pauvreté, devaient aider les plus pauvres par leur travail, car « pour pouvoir partager avec qui en a besoin, nous devons bien évidemment travailler avec ardeur [...]. Une telle manière de vivre nous est profitable non seulement parce qu'elle mortifie le corps, mais aussi parce qu'elle favorise la charité pour le prochain : par notre intermédiaire, Dieu offre l'indépendance matérielle à nos frères les plus faibles ». [42]

54. À Césarée, où il était évêque, il construisit un lieu connu sous le nom de Basiliade, qui comprenait des logements, des hôpitaux et des écoles pour les pauvres et les malades. Le moine n'était donc pas seulement un ascète, mais aussi un serviteur. Basile démontra ainsi que pour être proche de Dieu, il faut être proche des pauvres. L'amour concret est le critère de la sainteté. Prier et soigner, contempler et guérir, écrire et accueillir : tout est expression du même amour pour le Christ.

55. En Occident, saint Benoît de Nursie rédigea une règle qui allait devenir la colonne vertébrale de la spiritualité monastique européenne. L'accueil des pauvres et des pèlerins y occupe une place prépondérante : « On accordera le maximum de soin et de sollicitude à la réception des pauvres et des étrangers, puisque l'on reçoit le Christ davantage en leur personne ». [43] Ce ne sont pas que des mots : pendant des siècles, les monastères bénédictins ont été des lieux de refuge pour les veuves, les enfants abandonnés, les pèlerins et les mendiants. Pour Benoît, la vie communautaire est une école de charité. Le travail manuel n'a pas seulement une fonction pratique, mais forme également le cœur au

service. Le partage entre les moines, l'attention aux malades et l'écoute des plus vulnérables préparent à accueillir le Christ qui vient dans la personne du pauvre et de l'étranger. L'hospitalité monastique bénédictine reste encore aujourd'hui le signe d'une Église qui ouvre ses portes, qui accueille sans demander, qui guérit sans rien exiger en retour.

56. Au fil du temps, les monastères bénédictins sont devenus des lieux s'opposant à la culture de l'exclusion. Les moines cultivaient la terre, produisaient de la nourriture, préparaient des médicaments et les offraient avec simplicité aux plus démunis. Leur travail silencieux était le levain d'une nouvelle civilisation où les pauvres n'étaient pas un problème à résoudre, mais des frères et sœurs à accueillir. La règle du partage, le travail commun et l'assistance aux plus vulnérables structuraient une économie solidaire, en contraste avec la logique de l'accumulation. Le témoignage des moines montrait que la pauvreté volontaire, loin d'être une misère, est un chemin de liberté et de communion. Ils ne se limitaient pas à aider les pauvres : ils se faisaient leurs proches, leurs frères dans le même Seigneur. Dans les cellules et les cloîtres se forma une mystique de la présence de Dieu dans les petits.

57. Outre l'aide matérielle, les monastères jouaient un rôle fondamental dans la formation culturelle et spirituelle des plus humbles. En temps de peste, de guerre et de famine, ils étaient des lieux où les nécessiteux trouvaient du pain et des médicaments, mais également dignité et parole. C'est là que les orphelins étaient éduqués, que les apprentis recevaient une formation et que les paysans étaient initiés aux techniques agricoles et à la lecture. Le savoir était partagé comme un don et une responsabilité. L'Abbé était à la fois maître et père, et l'école monastique était un lieu de libération par la vérité. En effet, comme l'écrit Jean Cassien, le moine doit se caractériser par « l'humilité du cœur [...], qui conduit, non pas à la science qui enfle, mais à celle qui éclaire par une charité parfaite ». [44] En formant les consciences et en transmettant la sagesse, les moines contribuèrent à une pédagogie chrétienne de l'inclusion. La culture, marquée par la foi, était partagée avec simplicité. La connaissance, éclairée par la charité, devenait service. Ainsi, la vie monastique se révèle comme un style de sainteté et un moyen concret de transformer la société.

58. La tradition monastique enseigne ainsi que la prière et la charité, le silence et le service, les cellules et les hôpitaux forment un

unique tissu spirituel. Le monastère est un lieu d'écoute et d'action, de culte et de partage. Saint Bernard de Clairvaux, le grand réformateur cistercien, « rappela avec fermeté la nécessité d'une vie sobre et mesurée, à table comme dans l'habillement et dans les édifices monastiques, recommandant de soutenir et de prendre soin des pauvres ». [45] Pour lui, la compassion n'est pas un choix accessoire, mais le véritable chemin de la suite du Christ. La vie monastique, si elle est fidèle à sa vocation originelle, montre que l'Église n'est pleinement épouse du Seigneur que lorsqu'elle est également sœur des pauvres. Le cloître n'est pas seulement un refuge du monde, mais une école où l'on apprend à mieux le servir. Là où les moines ont ouvert leurs portes aux pauvres, l'Église a révélé avec humilité et fermeté que la contemplation n'exclut pas la miséricorde mais l'exige comme son fruit le plus pur.

Libérer les captifs

59. Dès les temps apostoliques l'Église a vu dans la libération des opprimés un signe du Royaume de Dieu. Jésus lui-même, au début de sa mission publique, a proclamé : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance » (Lc 4, 18). Les premiers chrétiens, même dans des conditions précaires, priaient et assistaient leurs frères et sœurs prisonniers, comme en témoignent les Actes des Apôtres (cf. 12, 5 ; 24, 23) et divers écrits des Pères. Cette mission de libération s'est poursuivie au cours des siècles à travers des actions concrètes, surtout lorsque le drame de l'esclavage et de la captivité marqua des sociétés entières.

60. Entre la fin du XII^{ème} siècle et le début du XIII^{ème} siècle, alors que nombre de chrétiens sont capturés en Méditerranée ou réduits en esclavage dans les guerres, deux ordres religieux voient le jour : l'Ordre de la Très Sainte Trinité et de la Rédemption des Captifs (Trinitaires), fondé par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, et l'Ordre de Notre Dame de la Merci (Mercédaires), fondé par saint Pierre Nolasque avec le soutien de saint Raymond de Peñafort, dominicain. Ces communautés de consacrés ont le charisme spécifique de libérer les chrétiens réduits en esclavage, en mettant à leur disposition leurs propres biens [46] et, souvent, en offrant leur vie en échange. Les Trinitaires, avec leur devise Gloria Tibi Trinitas et captivis libertas (Gloire à toi, Trinité, et liberté aux

captifs), et les Mercédaires, qui ajoutèrent un quatrième vœu [47] aux vœux religieux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, ont témoigné que la charité peut être héroïque. La libération des prisonniers est une expression de l'amour trinitaire : un Dieu qui libère non seulement de l'esclavage spirituel, mais aussi de l'oppression concrète. Le geste de racheter de l'esclavage et de la captivité est considéré comme une extension du sacrifice rédempteur du Christ dont le sang est le prix de notre rachat (cf. 1 Co 6, 20).

61. La spiritualité originale de ces Ordres était profondément enracinée dans la contemplation de la Croix. Le Christ est par excellence le Rédempteur des prisonniers et l'Église, son Corps, prolonge ce mystère dans le temps. [48] Les religieux ne considèrent pas la rançon comme une action politique ou économique, mais comme un acte quasi liturgique, l'offrande sacramentelle de soi-même. Beaucoup donnaient leur propre corps pour remplacer les prisonniers, accomplissant à la lettre le commandement : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : déposer sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). La tradition de ces Ordres n'est pas terminée. Elle a au contraire inspiré de nouvelles formes d'action face aux esclavages modernes : la traite des êtres humains, le travail forcé, l'exploitation sexuelle, les différentes formes de dépendance. [49] La charité chrétienne, lorsqu'elle s'incarne, devient libératrice. Et la mission de l'Église, lorsqu'elle est fidèle à son Seigneur, est toujours d'annoncer la libération. Aujourd'hui encore, lorsque « des millions de personnes – enfants, hommes et femmes de tout âge – sont privées de liberté et contraintes à vivre dans des conditions assimilables à celles de l'esclavage », [50] cet héritage est perpétué par ces ordres, et par d'autres institutions et congrégations qui travaillent dans les périphéries urbaines, dans les zones de conflit et sur les routes migratoires. Lorsque l'Église s'incline pour briser les nouvelles chaînes qui entravent les pauvres, elle devient un signe pascal.

62. On ne peut conclure cette réflexion sur les personnes privées de liberté sans mentionner les détenus se trouvant dans des pénitenciers et centres de détention. À ce sujet, rappelons les paroles que le Pape François adressa à certains d'entre eux : « Entrer dans une prison est toujours un moment important pour moi, car la prison est un lieu d'une grande humanité [...]. Une humanité éprouvée, parfois accablée par les difficultés, la culpabilité, les jugements, les incompréhensions, les

souffrances, mais en même temps chargée de force, de désir de pardon, de volonté de rédemption ». [51] Cette volonté a d'ailleurs été reprise par les Ordres dédiés au rachat des prisonniers comme service préférentiel à l'Église. Comme le proclamait saint Paul : « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » (Ga 5, 1). Et cette liberté n'est pas seulement intérieure : elle se manifeste dans l'histoire comme un amour qui prend soin et libère de tout lien d'esclavage.

Témoins de la pauvreté évangélique

63. Au XIII^{ème} siècle, face à la croissance des villes, la concentration des richesses et l'émergence de nouvelles formes de pauvreté, l'Esprit Saint donna naissance à un nouveau type de consécration dans l'Église : les Ordres mendiants. À la différence du modèle monastique stable, les mendiants adoptent une vie itinérante, sans propriété personnelle ni communautaire, entièrement livrés à la Providence. Ils ne se limitent pas à servir les pauvres : ils se font pauvres avec eux. Ils voient la ville comme un nouveau désert et les marginaux comme de nouveaux maîtres spirituels. Ces Ordres, comme les Franciscains, les Dominicains, les Augustins et les Carmes, représentent une révolution évangélique dans laquelle le style de vie simple et pauvre devient un signe prophétique pour la mission, faisant revivre l'expérience de la première communauté chrétienne (cf. Ac 4, 32). Le témoignage des mendiants défie à la fois l'opulence cléricale et la froideur de la société urbaine.

64. **Saint François d'Assise** est devenu l'icône de ce printemps spirituel. En épousant la pauvreté, il a voulu imiter le Christ pauvre, nu et crucifié. Dans sa Règle, il demande que « les frères ne s'approprient rien, ni maison, ni lieu, ni quoi que ce soit. Et comme des pèlerins et des étrangers en ce siècle, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'ils aillent à l'aumône avec confiance ; et il ne faut pas qu'ils en aient honte, car le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde ». [52] Sa vie a été un dépouillement permanent : du palais au lépreux, de l'éloquence au silence, de la possession au don total. François n'a pas fondé une réalité de service social, mais une fraternité évangélique. Il a vu dans les pauvres des frères et des images vivantes du Seigneur. Sa mission était d'être avec eux, dans une solidarité qui dépassait les distances, dans un amour compatissant. Sa pauvreté était relationnelle :

elle le conduisait à se faire proche, égal, voire inférieur. Sa sainteté germait de la conviction que l'on ne peut vraiment recevoir le Christ qu'en se donnant généreusement aux frères.

65. **Sainte Claire d'Assise**, inspirée par François, fonda l'Ordre des Pauvres Dames, plus tard appelées Clarisses. Son combat spirituel consista à maintenir fidèlement l'idéal de la pauvreté radicale. Elle refusa les privilèges pontificaux qui auraient pu garantir la sécurité matérielle de son monastère et obtint avec fermeté du Pape Grégoire IX le fameux *Privilegium Paupertatis* qui garantissait le droit de vivre sans posséder aucun bien matériel. [53] Ce choix exprimait sa confiance totale en Dieu et sa conscience que la pauvreté volontaire est une forme de liberté et de prophétie. Claire enseigna à ses sœurs que le Christ était leur seul héritage et que rien ne devait obscurcir la communion avec Lui. Sa vie cachée de prière fut un cri contre la mondanité et une défense silencieuse des pauvres et des oubliés.

66. **Saint Dominique de Guzmán**, contemporain de François, fonda l'Ordre des Prêcheurs, avec un autre charisme mais dans la même radicalité. Il voulait proclamer l'Évangile avec l'autorité qui découle d'une vie pauvre, convaincu que la Vérité a besoin de témoins cohérents. L'exemple de la pauvreté de vie accompagnait la Parole prêchée. Libérés du poids des biens terrestres, les frères dominicains pouvaient mieux se consacrer à leur tâche principale, à savoir la prédication. Ils se rendaient dans les villes, surtout celles qui avaient une université, pour enseigner la vérité de Dieu. [54] En dépendant des autres, ils démontraient que la foi ne s'impose pas, mais s'offre. Et, en vivant parmi les pauvres, ils apprenaient la vérité de l'Évangile "d'en bas", comme des disciples du Christ humilié.

67. Les Ordres mendiants ont donc été une réponse vivante à l'exclusion et à l'indifférence. Ils n'ont pas expressément proposé des réformes sociales, mais une conversion, personnelle et communautaire, à la logique du Royaume. Pour eux, la pauvreté n'est pas une conséquence du manque de biens, mais un libre choix : se faire petit pour accueillir les petits. Comme le disait François Thomas de Celano : « Il montrait qu'il aimait intensément les pauvres [...]. Il se dépouillait souvent pour vêtir les pauvres, auxquels il cherchait à se rendre semblable ». [55] Les mendiants sont devenus le symbole d'une Église pèlerine, humble et fraternelle, qui vit parmi les pauvres non par prosélytisme, mais par

identité. Ils enseignent que l'Église est lumière lorsqu'elle se dépouille de tout et que la sainteté passe à travers un cœur humble et tourné vers les petits.

L'Église et l'éducation des pauvres

68. S'adressant à des éducateurs, le Pape François rappelait que l'éducation a toujours été l'une des plus hautes expressions de la charité chrétienne : « Votre mission est une mission remplie de difficultés mais aussi de joies. [...] Une mission d'amour, car on ne peut enseigner sans aimer ». [56] En ce sens, depuis les temps les plus reculés, les chrétiens ont compris que la connaissance libère, donne de la dignité et rapproche de la vérité. Pour l'Église, enseigner aux pauvres est un acte de justice et de foi. Inspirée par l'exemple du Maître qui enseignait aux gens les vérités divines et humaines, elle a assumé la mission de former les enfants et les jeunes, surtout les plus pauvres, à la vérité et à l'amour. Cette mission a pris forme avec la fondation de Congrégations consacrées à l'éducation populaire.

69. Au XVI^{ème} siècle, Saint Joseph de Calasanz, frappé par le manque d'instruction et de formation des jeunes pauvres de la ville de Rome, créa dans des pièces adjacentes à l'église Santa Dorotea in Trastevere la première école publique gratuite d'Europe. C'était le germe duquel devait naître et se développer, non sans difficultés, l'Ordre des Clercs Réguliers Pauvres de la Mère de Dieu des Écoles Pies, dite des Piaristes, dans le but de transmettre aux jeunes « outre la science profane, la sagesse de l'Évangile, en leur enseignant à saisir dans les événements personnels et dans l'histoire l'action aimante de Dieu Créateur et Rédempteur ». [57] En fait, on peut considérer ce courageux prêtre comme le « véritable fondateur de l'école catholique moderne, visant à la formation intégrale de l'homme et ouverte à tous ». [58] Au XVII^{ème} siècle, animé par la même sensibilité, saint Jean-Baptiste de La Salle, se rendant compte de l'injustice causée par l'exclusion des enfants des ouvriers et des paysans du système éducatif français de son temps, fonda les Frères des Écoles Chrétiennes avec l'idéal d'offrir une instruction gratuite, une formation solide et un environnement fraternel. La Salle considérait la classe comme un lieu de promotion humaine, mais également de conversion. Dans ses collèges, prière, méthode, discipline et partage étaient réunis. Chaque enfant était considéré comme un don

unique de Dieu et l'acte d'enseigner comme un service rendu au Royaume de Dieu.

70. Au XIX^{ème} siècle, toujours en France, saint Marcellin Champagnat fonda l'Institut des Frères Maristes des Écoles. « Sensible aux besoins spirituels et éducatifs de son époque, spécialement à l'ignorance religieuse et aux situations d'abandon que connaissait particulièrement la jeunesse », [59] il se consacra de tout cœur, en des temps où l'accès à l'éducation restait l'apanage de quelques privilégiés, à la mission d'éduquer et d'évangéliser les enfants et les jeunes, surtout les plus démunis. Dans le même esprit, en Italie, saint Jean Bosco initia la grande œuvre salésienne fondée sur les trois principes du "système préventif" – raison, religion et affection – [60] et le bienheureux Antonio Rosmini fonda l'Institut de la Charité, où la "charité intellectuelle" – avec la "charité matérielle" et, au sommet, la "charité spirituelle-pastorale" – était présentée comme une dimension indispensable de toute action caritative visant le bien et le développement intégral de la personne. [61]

71. De nombreuses Congrégations féminines ont également été les protagonistes de cette révolution pédagogique. Les Ursulines, les moniales de la Compagnie de Marie-Notre-Dame, les Maestre Pie et beaucoup d'autres, fondées principalement au XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, ont occupé des espaces où l'État était absent. Elles créèrent des écoles dans les petits villages, les banlieues et les quartiers populaires. L'instruction des filles, en particulier, devint une priorité. Les religieuses alphabétisaient, évangélisaient, s'occupaient des questions pratiques de la vie quotidienne, élevaient l'esprit par la culture des arts et, surtout, formaient les consciences. Leur pédagogie était simple : proximité, patience, douceur. Elles enseignaient par leur vie plus que par leurs paroles. À une époque marquée par l'analphabétisme généralisé et l'exclusion structurelle, ces femmes consacrées ont été des lumières d'espoir. Leur mission était de former le cœur, apprendre à penser, promouvoir la dignité. Alliant vie de piété et dévouement envers le prochain, elles ont combattu l'abandon par la tendresse de celles qui éduquent au nom du Christ.

72. Pour la foi chrétienne, l'éducation des pauvres n'est pas une faveur, mais un devoir. Les petits ont droit à la connaissance, condition fondamentale pour la reconnaissance de la dignité humaine. Les enseigner, c'est affirmer leur valeur en leur donnant des outils pour

transformer leur réalité. La tradition chrétienne considère le savoir comme un don de Dieu et une responsabilité communautaire. L'éducation chrétienne ne forme pas seulement des professionnels, mais des personnes ouvertes au bien, à la beauté et à la vérité. L'école catholique, par conséquent, lorsqu'elle est fidèle à son nom, constitue un espace d'inclusion, de formation intégrale et de promotion humaine ; en conjuguant foi et culture, elle sème l'avenir, honore l'image de Dieu et construit une société meilleure.

Accompagner les migrants

73. L'expérience de la migration accompagne l'histoire du Peuple de Dieu. Abraham part sans savoir où il va ; Moïse guide le peuple en pèlerinage à travers le désert ; Marie et Joseph fuient en Égypte avec l'Enfant. Le Christ lui-même, qui « est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1, 11), a vécu parmi nous comme un étranger. C'est pourquoi l'Église a toujours reconnu dans les migrants une présence vivante du Seigneur qui, au jour du jugement, dira à ceux qui seront à sa droite : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli » (Mt 25, 35).

74. Au XIX^{ème} siècle, alors que des millions d'Européens émigraient à la recherche de meilleures conditions de vie, deux grands saints se distinguèrent dans la prise en charge pastorale des migrants : saint Jean-Baptiste Scalabrini et sainte Françoise-Xavière Cabrini. Scalabrini, évêque de Plaisance, fonda les Missionnaires de Saint-Charles pour accompagner les migrants dans leurs communautés de destination, leur offrant une assistance spirituelle, juridique et matérielle. Il voyait dans les migrants les destinataires d'une nouvelle évangélisation, mettant en garde contre les risques d'exploitation et de perte de la foi en terre étrangère. Répondant généreusement au charisme que le Seigneur lui avait donné, « Scalabrini regardait au-delà, il regardait en avant, vers un monde et une Église sans barrières, sans étrangers ». [62] Sainte Françoise Cabrini, née en Italie et naturalisée américaine, fut la première citoyenne américaine à être canonisée. Pour accomplir sa mission d'assistance aux migrants, elle traversa plusieurs fois l'Atlantique et, « armée d'une singulière audace, elle créa à partir de rien des écoles, des hôpitaux, des orphelinats pour les foules de déshérités qui s'étaient aventurés dans le nouveau monde à la recherche de travail, privés de la connaissance de la langue et des moyens en mesure de leur permettre

une insertion digne dans la société américaine, et souvent victimes de personnes sans scrupules. Son cœur maternel, qui ne se mettait jamais au repos, les rejoignait partout : dans les taudis, dans les prisons, dans les mines ». [63] Au cours de l'Année Sainte 1950, le Pape Pie XII la proclama Patronne de tous les migrants. [64]

75. La tradition de l'activité de l'Église pour et avec les migrants se poursuit et, aujourd'hui, ce service s'exprime à travers des initiatives telles que les centres d'accueil pour les réfugiés, les missions frontalières, les efforts de Caritas Internationalis et d'autres institutions. Le Magistère contemporain réaffirme clairement cet engagement. Le Pape François a rappelé que la mission de l'Église envers les migrants et les réfugiés est encore plus large, insistant sur le fait que « la réponse au défi posé par les migrations contemporaines peut se résumer en quatre verbes : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer. Mais ces verbes ne valent pas seulement pour les migrants et pour les réfugiés. Ils expriment la mission de l'Église envers tous les habitants des périphéries existentielles qui doivent être accueillis, protégés, promus et intégrés ». [65] Et il disait également : « Tout être humain est enfant de Dieu ! L'image du Christ est imprimée en lui ! Il s'agit alors de voir, nous d'abord et d'aider ensuite les autres à voir, dans le migrant et dans le réfugié, non pas seulement un problème à affronter, mais un frère et une sœur à accueillir, à respecter et à aimer, une occasion que la Providence nous offre pour contribuer à la construction d'une société plus juste, une démocratie plus accomplie, un pays plus solidaire, un monde plus fraternel et une communauté chrétienne plus ouverte, selon l'Évangile ». [66] L'Église, comme une mère, marche avec ceux qui marchent. Là où le monde voit des menaces, elle voit des fils; là où l'on construit des murs, elle construit des ponts. Elle sait que son annonce de l'Évangile est crédible seulement lorsqu'elle se traduit en gestes de proximité et d'accueil ; et que dans tout migrant rejeté, le Christ lui-même frappe à la porte de la communauté.

Auprès des derniers

76. La sainteté chrétienne fleurit souvent dans les lieux les plus oubliés et les plus blessés de l'humanité. Les plus pauvres parmi les pauvres – ceux qui manquent non seulement de biens, mais aussi de voix et de reconnaissance de leur dignité – occupent une place spéciale dans le cœur de Dieu. Ils sont les préférés de l'Évangile, les héritiers du

Royaume (cf. Lc 6, 20). C'est en eux que le Christ continue de souffrir et de ressusciter. C'est en eux que l'Église retrouve sa vocation à montrer sa réalité la plus authentique.

77. **Sainte Thérèse de Calcutta**, canonisée en 2016, est devenue une icône universelle de la charité vécue jusqu'à l'extrême en faveur des plus indigents, des exclus de la société. Fondatrice des Missionnaires de la Charité, elle a consacré sa vie aux mourants abandonnés sur les routes de l'Inde. Elle recueillait les rejetés, lavait leurs blessures et les accompagnait jusqu'à leur mort avec une tendresse qui était prière. Son amour des plus pauvres parmi les pauvres a fait qu'elle ne s'est pas seulement occupée de leurs besoins matériels, mais elle leur a aussi annoncé la bonne nouvelle de l'Évangile : « Nous voulons annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres : que Dieu les aime, que nous les aimons, qu'ils sont quelqu'un pour nous, que, eux aussi, ont été créés par la même main amoureuse de Dieu pour aimer et pour être aimés. Nos pauvres gens, nos splendides gens, sont des gens tout à fait dignes d'amour. Ils n'ont pas besoin de notre pitié ni de notre compassion. Ils ont besoin de notre amour compréhensif, ils ont besoin de notre respect, ils ont besoin que nous les traitons avec dignité ». [67] Tout cela venait d'une spiritualité profonde qui considérait le service des plus pauvres comme le fruit de la prière et de l'amour, générateur de paix véritable comme le rappela le Pape Jean-Paul II aux pèlerins venus à Rome pour sa béatification : « Où Mère Teresa a-t-elle trouvé la force de se mettre tout entière au service des autres ? Elle la trouva dans la prière et dans la contemplation silencieuse de Jésus-Christ, de sa Sainte Face, de son Sacré Cœur. Elle l'a dit elle-même : "Le fruit du silence c'est la prière : le fruit de la prière c'est la foi ; le fruit de la foi c'est l'amour ; le fruit de l'amour c'est le service ; le fruit du service c'est la paix". [...] La prière emplissait son cœur de la paix du Christ et lui permettait de faire rayonner cette paix sur les autres ». [68] Teresa ne se considérait pas comme une philanthrope ou une militante, mais comme une épouse du Christ crucifié, qui servait avec un amour total les frères souffrants.

78. Au Brésil, Sainte Dulce des Pauvres – connue comme "le bon ange de Bahia" – a incarné le même esprit évangélique avec des caractéristiques brésiliennes. En faisant référence à elle et à deux autres religieuses canonisées au cours de la même célébration, le Pape François rappela leur amour pour les plus marginalisés de la société et déclara

que les nouvelles Saintes « nous montrent que la vie religieuse est un chemin d'amour dans les périphéries existentielles du monde ». [69] Sœur Dulce a affronté la précarité avec créativité, les obstacles avec tendresse, le besoin avec une foi inébranlable. Elle commença par accueillir des malades dans un poulailler, puis fonda l'une des plus grandes œuvres sociales du pays. Elle assistait des milliers de personnes chaque jour, sans jamais perdre sa délicatesse. Elle se fit pauvre avec les pauvres par amour du plus Pauvre. Elle vivait avec peu, priait avec ferveur et servait avec joie. Sa foi ne l'éloignait pas du monde, mais l'introduisait encore plus profondément dans la souffrance des derniers.

79. On pourrait citer aussi saint Benoît Menni et les Sœurs Hospitalières du Sacré-Cœur de Jésus, aux côtés des personnes handicapées ; saint Charles de Foucauld dans les communautés du désert ; sainte Catherine Drexel auprès des groupes les plus défavorisés en Amérique du Nord ; sœur Emmanuelle avec les ramasseurs d'ordures dans le quartier d'Ezbet El Nakhl, au Caire ; et bien d'autres encore. Chacun, à sa manière, a découvert que les plus pauvres ne sont pas seulement objet de notre compassion, mais des maîtres d'Évangile. Il ne s'agit pas de "leur apporter" Dieu, mais de le rencontrer en eux. Tous ces exemples nous enseignent que servir les pauvres n'est pas un geste à faire du haut vers le bas, mais une rencontre entre égaux où le Christ est révélé et adoré. Saint Jean-Paul II nous rappelait que « dans la personne des pauvres il y a une présence spéciale du Fils de Dieu qui impose à l'Église une option préférentielle pour eux ». [70] C'est donc en se penchant pour prendre soin des pauvres que l'Église assume sa posture la plus élevée.

Les Mouvements populaires

80. Nous devons également reconnaître que, tout au long des siècles de l'histoire chrétienne, l'aide aux pauvres et la lutte pour leurs droits n'ont pas seulement concerné des individus, certaines familles, les institutions ou les communautés religieuses. Il y a eu, et il y a encore, des mouvements populaires variés, constitués de laïcs et guidés par des leaders populaires, souvent soupçonnés et même persécutés. Je fais référence à un « ensemble de personnes qui ne marchent pas comme des individus mais comme le tissu d'une communauté de tous et pour tous, et qui ne peut pas laisser les plus pauvres et les plus faibles rester en

arrière. [...] Les leaders populaires sont ceux qui ont la capacité d'intégrer tout le monde. [...] Ils n'ont ni dégoût ni peur des jeunes blessés et crucifiés ». [71]

81. Ces leaders populaires savent que la solidarité « c'est également lutter contre les causes structurelles de la pauvreté, de l'inégalité, du manque de travail, de terre et de logement, de la négation des droits sociaux et du travail. C'est faire face aux effets destructeurs de l'empire de l'argent [...]. La solidarité, entendue dans son sens le plus profond, est une façon de faire l'histoire et c'est ce que font les mouvements populaires ». [72] C'est pourquoi lorsque les institutions réfléchissent aux besoins des pauvres, il est nécessaire qu'elles « incluent les mouvements populaires et animent les structures de gouvernement locales, nationales et internationales, avec le torrent d'énergie morale qui naît de la participation des exclus à la construction d'un avenir commun ». [73] Les mouvements populaires invitent en effet à dépasser « cette idée des politiques sociales conçues comme une politique vers les pauvres, mais jamais avec les pauvres, jamais des pauvres, et encore moins insérée dans un projet réunissant les peuples ». [74] Si les hommes politiques et les professionnels ne les écoutent pas, « la démocratie s'atrophie, devient un nominalisme, une formalité, perd de sa représentativité, se désincarne en laissant le peuple en dehors, dans sa lutte quotidienne pour la dignité, dans la construction de son destin ». [75] Il en va de même pour les institutions de l'Église.

Léon PP XIV